



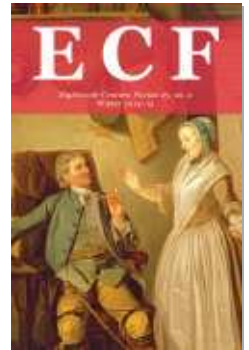
PROJECT MUSE®

Françoise de Graffigny: Her Life and Works. SVEC 2004:11 (review)

Swann Paradis

Eighteenth Century Fiction, Volume 18, Number 4, Summer 2006,
pp. 536-540 (Review)

Published by University of Toronto Press
DOI: 10.1353/ecf.2006.0065



➔ For additional information about this article
<http://muse.jhu.edu/journals/ecf/summary/v018/18.4paradis.html>

English Showalter. *Françoise de Graffigny: Her Life and Works*. *SVEC* 2004:11. Oxford: Voltaire Foundation, 2004. xix+374pp. £69; €110; US\$135. ISBN 0-7294-0847-7.

Cette première biographie scientifique de Mme de Graffigny (1695–1758) ravira sans doute les lecteurs de l'œuvre de celle qui fut pendant quelques années « the reigning queen of French literature » (335), voire « the world's most famous living writer » (xv), notamment à la suite des succès immédiats obtenus après la parution des *Lettres d'une Péruvienne* (1747) et le triomphe à la Comédie-Française de *Cénie* (1750), comédie sentimentale qui se range parmi les dix pièces les plus populaires écrites au XVIII^e siècle. On ne s'étonnera pas de retrouver, à la source de cette synthèse érudite, English Showalter, déjà conseiller littéraire de la *Correspondance de Madame de Graffigny*—édition savante

entreprise en 1985 à l'Université de Toronto sous la direction de J.A. Dainard—dont neuf volumes sur 15 sont déjà parus (1 390 lettres, écrites entre 1716 et avril 1749), et responsable du *Choix de lettres*—petit volume d'un peu plus de 300 extraits choisis à partir des quelque 2 500 missives connues—, paru en 2001 aux éditions The Voltaire Foundation. C'est donc en regard de ces deux ouvrages récents qu'il faudra se prononcer sur la pertinence de cette biographie qui, heureusement, ne reproduit pas simplement ce qui a naguère été rendu disponible, mais offre plutôt une intégration, une organisation et une redistribution de ces éléments qui nous permettent de reconstruire un pan important de la vie sociale et littéraire du milieu du siècle des Lumières, tout en offrant un regard intimiste sur la vie privée d'une femme de lettres hors du commun, au langage imagé et à l'orthographe singulière.

Les 19 chapitres—à la fois thématiques et chronologiques—sont précédés d'une introduction qui permet de situer d'emblée le non-spécialiste au cœur de l'univers pittoresque de Françoise d'Happoncourt, devenue Mme de Graffigny après son mariage à l'âge de 16 ans (1712). Le biographe rappelle également l'inexplicable sévérité avec laquelle la postérité l'aura pratiquement confinée à l'oubli, jusqu'à ce que la Beinecke Rare Book and Manuscript Library de l'Université Yale fasse l'acquisition des « Graffigny Papers »—regroupant tous les manuscrits et 95 pour cent des lettres connues de Mme de Graffigny—qui appartenaient jusque-là au célèbre bibliophile anglais Sir Thomas Phillipps. Il est assez connu que l'essentiel des quelque 2 500 lettres préservées, écrites surtout entre 1738 et 1758, sont adressées à un unique destinataire, François-Antoine Devaux—affectueusement surnommé Panpan—, indispensable confident de Lunéville en Lorraine, avec qui Mme de Graffigny partagea sa passion de la littérature et du théâtre, et entretiendra une profonde relation de sympathie mutuelle, souvent à raison de trois missives par semaine. L'avant-dernier chapitre montre toutefois la détérioration de cette relation particulière, notamment après que Devaux eût été nommé lecteur du roi Stanislas en 1752. Alors que Mme de Graffigny écrivait en 1742: « jamais il n'y aurat, une amitié comme la nôtre » (301), le ton change radicalement en 1753: « En vérité, il est fou de penser que l'amitié ait plus de durée que l'amour. Nous etions un exemple rare, il s'est détruit à la fin; il faut que tout finisse » (306). Showalter propose une explication séduisante de cette dégradation: si Mme de Graffigny a été forcée d'évoluer, de grandir, de travailler pour arriver à la réussite littéraire, le paresseux Devaux, de son côté, s'est en quelque sorte sclérosé et a peut-être éprouvé quelque jalousie et frustration devant l'insistance de son amie qui ne cessa de l'encourager à saisir les opportunités qui s'offraient à lui (311). Nommé par Mme de Graffigny son exécuteur testamentaire littéraire, Devaux, après avoir pris possession de tous les manuscrits et lettres, ne procéda jamais à leur publication ... façon de (ne pas) réagir à sa correspondante de jadis qui lui assignait encore une tâche par-delà la tombe (312).

Le chapitre 1, « A childhood in Lorraine », met bien en évidence la situation singulière de ce petit état coincé entre les deux superpuissances de l'époque,

la France et l'Autriche, de même que les tiraillements politiques qui affecteront le destin de Mme de Graffigny. En parallèle, on y apprend sa difficile enfance résumée en ces termes: « La douceur et la timidité de ma mère jointes à l'humeur violente et impérieuse de mon père ont causé tous les malheurs de ma vie » (10). Issue de la petite aristocratie, sachant lire et écrire dès le milieu de l'adolescence, d'une beauté à couper le souffle, mais sans ressources financières, Françoise d'Happoncourt a été en quelque sorte victime d'un mariage « avantageux » pour sa famille. Le chapitre 2, « Marriage and widowhood », présente cette période trouble de sa vie avec un mari qui perdait son salaire au jeu, buvait immodérément et la battait jusqu'à ce qu'elle soit « toutes brisée de coups » (15). Si l'on ajoute la mort de ses trois enfants en bas âge, il est facile d'imaginer toutes les cicatrices émotionnelles qui accompagneront Mme de Graffigny après la fin de son mariage (1719), séparée mais non divorcée, jusqu'à la mort de son mari (1725). Ce veuvage, de même que la mort de sa mère (1727), de son père (1733) et de sa tante et protectrice Mme de Soreau (1728), donnèrent paradoxalement à Mme de Graffigny une liberté enviable—qui se manifesta notamment par une nouvelle relation amoureuse qui durera 15 ans avec un officier de cavalerie de 13 ans plus jeune qu'elle, Léopold Desmarest—à laquelle ne manquait qu'une chose qui minera toute sa vie: l'argent. C'est incidemment la fin de l'âge d'or de la Lorraine et la dispersion de la cour ducale qui provoqua le départ (1738) de Mme de Graffigny pour Paris; voyage ponctué par quelques escales, dont le célèbre séjour à Cirey en compagnie de Voltaire et de Mme du Châtelet. Le chapitre 3, « From Lunéville to Paris », illustre cette relation, d'abord cordiale, puis tendue, entre Mme de Graffigny et Mme du Châtelet. Cette dernière, après avoir intercepté et lu le courrier destiné à Mme de Graffigny, l'accusa injustement d'avoir envoyé sans autorisation à Devaux une copie de *La Pucelle* de Voltaire. Ce quiproquo égratignera la réputation de Mme de Graffigny pendant plus de deux siècles, et sera à la source d'une animosité féroce entre les deux femmes qui ne s'atténuera qu'avec la mort de Mme du Châtelet (1749), commentée ainsi: « La nouvelle [...] de la mort du Monstre est admirable. Je ne m'en saurois cacher, j'en suis ravie; je sens le vrai bonheur de n'avoir plus un ennemie déclarée dans le monde » (187).

Le chapitre 4 évoque l'arrivée difficile à Paris (1739), où Mme de Graffigny, seule, sans revenu et avec un surcroît de dettes, se trouve en proie à la dépression, notamment après la mort prématurée de la duchesse de Richelieu (1740) qui l'avait aimablement accueillie dans sa demeure. Le chapitre 5 nous présente une femme fort angoissée au début de la décennie 1740: peur constante de voir son courrier intercepté par « Le Monstre », débuts des premiers accrochages épistolaires avec Devaux, fin de sa longue histoire d'amour avec Desmarest; mais s'annonce aussi le début d'une phase plus positive de sa vie, stimulée par l'acquisition de sa propre maison (1742) sur la rue Saint-Hyacinthe, où elle vivra près de dix ans, avec un locataire, Pierre Valleré, affectueusement surnommé Doudou. Après avoir été son amant quelque temps, Valleré prouva être un ami indispensable de Mme de

Graffigny: il la suivit dans sa nouvelle maison parisienne en 1751, et fut même son exécuteur testamentaire. À la même période, Mme de Graffigny fréquenta un premier salon informel tenu par Mlle Quinault, la société du Bout-du-Banc, où elle fit la rencontre des Crébillon, Duclos et Helvétius, et où elle écrivit ses premières œuvres publiées en 1745 dans des ouvrages collectifs: la *Nouvelle espagnole*, publiée dans le *Recueil de ces Messieurs* et *La Princesse Azerolle*, comprise dans *Cinq contes de fées*. Après une période désastreuse (1745–47), la situation s'améliorera considérablement avec la publication de son roman à succès, les *Lettres d'une Péruvienne* (1747), et l'arrivée chez elle de sa nièce « à la mode de Bretagne », Anne-Catherine de Ligniville, dite Minette, future Mme Helvétius; le mariage (1751) se concrétisera notamment grâce aux efforts soutenus de Mme de Graffigny, détaillés dans le chapitre 14 intitulé « Minette et Helvétius ».

Le chapitre 8, « Becoming a writer », nous fait part de l'immense effort de réécriture à la source des diverses œuvres de Mme de Graffigny, souvent « exedée d'écrire » (132). Selon Showalter, Mme de Graffigny eut un éclair de génie en laissant à Zilia, l'héroïne des *Lettres d'une Péruvienne*, le plein contrôle de sa destinée; le fait d'avoir refusé de terminer le roman par un mariage—même lors de la réédition de 1752, où l'addition de deux nouvelles lettres, consentie pour des raisons financières (1,000 écus), de même que pour dénoncer certains aspects de la condition féminine dans la société française du XVIII^e siècle (276)—confirme l'autonomie totale de la protagoniste et témoigne de l'originalité du roman. Ce succès marqua aussi la fin de l'indigence pour Mme de Graffigny: « Mon ambition étoit d'avoir du pain. J'en ai. Si je n'ai point de beure a mettre dessus, je m'en passerai. Oh, je suis a present bien convainquue que je suis une tres veritable philosophe » (176). Au début des années 1750, Mme de Graffigny était donc prête à assumer son rôle de figure dominante dans la société littéraire parisienne. Le chapitre 13 détaille la genèse et la réception de la pièce *Cénie*, autre succès présentant un autoportrait de la femme écrivain au XVIII^e siècle, qui jouit d'une popularité immense quoique éphémère. Showalter rappelle à juste titre qu'aucune pièce en cinq actes n'avait été produite par une femme à la Comédie Française depuis *La Mort de César*, de Marie-Anne Barbier, en 1709 (211). De plus, le théâtre ayant alors un caractère plus prestigieux que le roman, le succès de cette pièce généra vingt fois plus de ressources financières à Mme de Graffigny. Ravie par le succès, elle écrit à Devaux: « Il n'y a qu'un cris general que depuis trente ans, on n'a pas vu un succes si general. Je les ai entendu, ces pieds et ces mains. La piece est devenue bien longue par les silences que les acteurs sont obligés de faire pour laisser claquer » (223).

C'est dans sa deuxième demeure parisienne, rue d'Enfer, que Mme de Graffigny tint salon dès 1751, dans ce qui allait être son havre pour les dernières sept années et demie de sa vie. Au moins 200 personnes fréquentèrent ce salon dont Grimm, La Condamine, Maupertuis, Vaucanson, Diderot, Marivaux, l'abbé Prévost et Rousseau (259). Plutôt éclectique, Mme de Graffigny n'affichait aucune partisanerie, pratiquant, tant dans ses œuvres

que dans sa vie, ce que Showalter nomme une forme modérée de scepticisme des Lumières (260) sous-tendue par un certain optimisme providentiel (261). En bout de course, l'échec monumental de sa dernière pièce—*La Fille d'Aristide* [1758]—concomitant au rapide déclin de sa santé, marqua la fin d'un salon qui s'avéra une véritable force littéraire et sociale et qui fut, pendant la décennie 1750, « one of the ornaments of Parisian life » (273). Le chapitre 18 illustre la dégénérescence physique de Mme de Graffigny, le retrait de sa pièce après seulement trois représentations, de même que son immense désarroi associé à l'angoisse d'Helvétius, couvert d'opprobre à la suite de la publication de son ouvrage *De l'esprit*; en pleine agonie, elle ne vit point la fin du scandale, et rendit l'âme le 12 décembre 1758, accompagnée entre autres par Mme Helvétius, non sans être empreinte d'une certaine sérénité: « J'atens la fin sans la desirer ny la contraindre » (328), écrivit-elle la veille de sa mort.

À la faveur des études féministes et d'un intérêt grandissant pour les œuvres de fiction du XVIII^e siècle, et grâce à l'accessibilité des manuscrits grandement facilitée par la publication de sa correspondance, la redécouverte de Mme de Graffigny aura permis au public lecteur de rencontrer une auteure de la trempe de Mme de Sévigné, dont l'œuvre est, selon Showalter, « a new and astonishing masterpiece of French literature » (339). Nonobstant cette volonté avouée du biographe de lutter contre l'image stéréotypée qui a souvent réduit Mme de Graffigny à « a silly and sentimental gossip » (xvii) pour la réhabiliter en une personne dont la conversation intelligente révèle plutôt un charme immense et un esprit indomptable, cet ouvrage s'arrime parfaitement à la *Correspondance* érudite et au *Choix de lettres* introductif: il permet de rendre compte du processus compliqué de composition, de publication et de distribution d'une œuvre littéraire pour une femme au XVIII^e siècle. Finalement, au-delà des segments biographiques minutieux et extrêmement fouillés, les analyses littéraires de Showalter—synthétiques mais éclairantes—offrent une porte d'entrée que le néophyte pourra aisément franchir et, selon son gré, approfondir avec l'ouvrage suivant de la collection: *Françoise de Graffigny, femme de lettres. Écriture et réception* (éd. Jonathan Mallinson, *SVEC* 2004:12).

Swann Paradis
Université Laval